

CHAPITRE 14

ABSCISSES ET ORDONNÉES

La préparation de cette assemblée francilienne fut une formidable école à tous les niveaux. Pour le travail d'équipe évidemment, mais aussi les enseignements à tirer sur la dialectique de l'horizontal et du vertical dans les mouvements sociaux, un sujet qui occupe littéralement tous les esprits. Ce fut souvent houleux. J'en retiendrai l'aspect idéal, presque utopique de l'horizontalité totale et ses nombreux travers exposés avec lucidité dans l'excellent texte de la féministe américaine Jo Freeman, *La tyrannie de l'horizontalité*. Face à la prise de décision, certains seront toujours moins horizontaux que les autres, soit qu'ils ont davantage travaillé avant la réunion, soit qu'ils arrivent avec un bagage plus adapté aux besoins de la structure, soit qu'ils ont une plus grande gueule, ou que leur maîtrise des horloges et de la modération (« deux minutes par personne ! ») leur donne finalement plus de temps de parole que n'importe qui, en plus d'un pouvoir direct d'influence sur les débats. La verticalité assumée, de son côté, garantit un pouvoir clair et net, au vu et au su de tous, avec la responsabilité que cela implique. Mais la vérité se trouve évidemment quelque part entre les deux.

Un véritable leader doit toujours assumer davantage les défaites que les victoires, en conséquence de quoi on peut s'attendre à ce qu'il mette tout en œuvre pour accomplir sa mission. L'horizontalité, au-delà de la dilution manifeste de responsabilité – tout le monde peut et doit agir, tout le monde doit prendre des initiatives, donc au final chacun se repose toujours un peu sur le voisin – c'est la formation d'un pouvoir souterrain, la nature ayant horreur du vide. Car cette disposition favorise paradoxalement les discussions d'alcôves, les préparations de réunions en douce, les manipulations d'ordre du jour par une minorité agissante en mesure d'imposer ses vues – et pas seulement ses vues, son travail effectif – face à la majorité assoupie, qu'elle soit « déter » ou pas « déter ». Ces quelques réflexions sont parfaitement générales, elle ne se sont heureusement pas (toutes) appliquées au montage de notre assemblée régionale. Nous savons que le mouvement des Gilets jaunes n'est pas structuré, pas du tout même. Notre AG de Pantin est par conséquent 100% autonome sur tout, mais nous avons jugé que notre devoir était de recueillir le plus d'avis possibles. Un petit questionnaire fut envoyé partout, bombardé à grands renforts d'annonces sur tous les réseaux possibles, pour un résultat minimum.

Aucune réponse ou presque. Car au fond, tout le monde applique la doctrine des Gilets jaunes : la verticalité des initiatives, l'horizontalité du soutien. « Faites, nous verrons bien ». Si certaines initiatives ont fait florès depuis le début du mouvement, d'autres n'ont connu aucun succès et sont tombées dans l'oubli, et pas nécessairement les plus mauvaises. C'est la volonté hégémonique du nombre qui se fait juge, le triomphe de l'*imperium* que Lordon emprunte à Spinoza, cet empirisme du déjà-là humain qu'on a très peu de clés pour appréhender. Les gens ne répondent à rien, c'est un fait, alors qu'ils voient forcément passer les notifications, disséminées en mode « carpet bombing » par ceux d'entre nous qui se chargent de cette tâche.

J'ai dû pour cela m'inscrire à une quarantaine de groupes de Gilets jaunes de la région qui ont tous vu passer quatre ou cinq fois l'invitation, mais on dirait qu'on prêche dans le désert. La cartographie en elle-même est insurmontable. Ceux de Rungis avaient promis de nous passer leur listing de contacts mais des histoires de confidentialité des échanges ont retardé le transfert, qui ne s'avérait pas une si bonne pioche que prévu. Patiemment, il nous a donc fallu collecter, de proche en proche, des numéros de téléphone et des adresses e-mail. Parfois, on tombe sur un département qui commence à s'organiser, comme le 92 qui tenait à cette époque l'une de ses premières vraies assemblées. Mais on sent que tout le monde est méfiant. Chacun soupçonne l'autre d'être un flic, sinon pourquoi demander des contacts à gogo ? Je n'ai à ce moment-là aucune idée de l'importance de l'Essonne dans la région, l'information n'est jamais parvenue jusqu'à moi, le numéro d'Érika n'apparaîtra jamais dans ma liste et je ne la rencontrerai qu'un mois plus tard. Bref, nous étions sérieusement dans la merde puisque la date approchait à grands pas et qu'on n'avait reçu la confirmation que d'une petite vingtaine de personnes.

J'avais prévenu mon groupe que je comptais tout naturellement inviter Faouzi et Benjamin à notre AG, pour moi cela devait aller de soi. Pas pour tout le monde, visiblement ! L'antifa de la bande sonna l'alerte : « C'est des fachos ! » Qui ça ? Un juif pourfendeur de multinationales (celles de l'époque ont plutôt favorisé l'ascension d'Hitler qu'elles ne l'ont combattue) et un dirigeant associatif fondateur d'une mosquée dans le 93 seraient les fachos d'aujourd'hui ? Celui qui a pris sur ses épaules l'organisation des plus gros cortèges se fait donc insulter par une gamine (pardonne-moi Caro) qui ne fera jamais le millième de son travail de soutien des blessés et des camarades poursuivis en justice, par une militante idéologisée jusqu'à la racine des cheveux qui préférera toujours le gilet violet du féminisme (sic) au gilet jaune des travailleurs *et* des travailleuses ? Comme je ne pouvais pas laisser passer ça, j'entrai alors dans une spirale négative dont je me serais bien passée même si je savais très bien à quoi m'attendre, un enchaînement de prises de tête qu'il ne s'agit pas de ressasser ici.

Nous commençons à nous poser la question de l'annulation mais il nous restait une dernière carte : l'assemblée des assemblées de Saint-Nazaire. Dans l'agenda, nous avons préféré mettre notre assemblée à nous après l'ADA plutôt qu'avant, pour ne rien risquer de court-circuiter. Bien nous en a pris, puisque nos quatre émissaires (deux délégués et deux observateurs) ont pu y négocier une prise de parole en assemblée plénière. Les deux minutes rituelles, le temps suffisant pour inviter les groupes venus d'Île-de-France à venir les rencontrer le lendemain en vue de les briefer sur la réunion régionale qui s'annonçait dix jours plus tard. Nico, Franck, Sam et Nadège se sont donc retrouvés le lendemain face à une cinquantaine de gilets jaunes franciliens qui les ont cuisinés dans tous les sens pendant deux heures. Grâce leur soit ici rendue, puisqu'ils sauront se montrer suffisamment convaincants pour embarquer tout le monde dans l'aventure. Le coup de fil me parvient rapidement : notre assemblée générale sera pleine ! J'apprends au passage que l'ADA a été passablement noyauté par des éléments venant de l'extrême-gauche trotskyste, ce qui ne m'étonne pas du tout. Ils sont spécialistes en la matière, et en toute chose le talent trouve à s'exprimer.

Le jour J, la salle Henaff n'est pas complètement pleine – avec des gens massés jusque dans le hall à colonnades comme j'ai pu le voir les soirs de réunions publiques avec les figures et les compagnons de route médiatiques – mais enfin l'assemblée a fière allure. Il y a là l'équipe des postiers du 92 emmenés par Gaël Quirante, un orateur impressionnant. L'équipe d'Opérations

spéciales est de sortie, les proches de Drouet emmenés par Benjamin. « Va lui parler, dis-je à Caroline, tu verras que ce n'est pas un fachos. » « Hors de question, je ne parle pas aux fachos ! ». Dialogue de sourds. Je découvre l'adorable John Barlou et son compère Mike, le seul capable ce soir-là de s'approprier le micro sans l'avoir demandé à personne, grâce à l'alliance de sa bonhomie naturelle et de ses larges épaules. Et bien évidemment, on est venu de toute la région pour participer à l'AG IDF 3. Les Pantinois présentent à tour de rôle les différents segments de l'ordre du jour et la mécanique des prises de parole par tirage au sort que j'ai tenu à mettre en place. Pour chaque sujet, au final, tous les petits papiers seront tirés, tout le monde pourra s'exprimer sans être perturbé, et personne je pense n'en est sorti frustré.

Nous avons voulu orienter l'assemblée en mode « action » plutôt que dans la palabre sans conséquences qui fait souvent l'ordinaire de ce genre de grandes réunions, mais en définitif on n'y coupe pas. La discussion sur la possibilité d'une action commune lors du premier mai prochain ne mènera pas à grande chose – on n'arrivera même pas à s'entendre sur une banderole, de même que la création d'une « maison du peuple » dont l'hypothèse semblait se profiler du côté de Saint-Denis. Ceux qui organisent concrètement des actions sérieuses n'ont pas envie de les exposer au grand air de la sorte (nous avons prévu à cet effet des rencontres informelles organisées autour des colonnes), en revanche tout le monde veut prendre le micro pour dire ce qu'il a sur le cœur.

La réunion fut de très bonne tenue. Personne n'en est sorti frustré ai-je dit, en mentant un tout petit peu. Car Sophie Tissier était là, évidemment, qui réclamera en hurlant dans le micro un temps de parole plus long que les trois minutes que tout le monde respectera, avant et après elle. Puis elle animera à sa façon la seconde partie de soirée une fois l'assemblée levée, en venant postillonner à la face de mon collègue Nico. Il n'a jamais entendu parler de la bête et peine à comprendre ce qui lui arrive. Compatissant, j'arrive à leur hauteur et me glisse entre elle et lui. Il en profite pour décamper, c'était l'idée, tandis qu'elle continue de crier comme si j'avais été là depuis le début ou que Nico n'était jamais parti. Je tente de la calmer et y parviens presque après dix minutes d'efforts, puis je m'éclipse à mon tour. Une demi-heure plus tard, dehors, elle est encore en train de malmener Nico. Le pauvre n'a toujours rien demandé, mais cette fois-ci il est échaudé et ne se laisse pas faire. Je reviens lui prêter main forte et cette fois-ci nous jouons en double, jusqu'au départ de Sophie et de sa petite équipe.

Nous revenons vite à nos moutons, ou plutôt au passage de relais. Nous avons accompli notre tâche, livré une AG en bonne et due forme, propre, même un peu lisse. Nous avons refilé le bébé à une autre ville pour l'organisation de la prochaine édition, du moins nous semble-t-il, mais en fait ce n'est pas très clair. On parle plutôt de pérenniser une rencontre formelle de coordination régionale en petit comité tous les mois. Ce sera effectivement le cas quelque temps, sans résultat concret. Pour l'heure on se prélassait en terrasse, satisfaits du travail accompli en neuf réunions sur deux mois auxquelles s'ajoute l'interlude de Saint-Nazaire. C'est fait, nous pouvons rentrer fiers de nous mais dans le fond nous n'avons résolu aucun problème.

Avec le recul, nous avons organisé une assemblée en plus de toutes celles qu'il y a eu et qu'il y aura encore. Comme toutes les autres, elle aura permis des rencontres, contribué à cimenter un collectif nébuleux mais un collectif quand même. Chaque passeur de relais a toujours autant d'importance que celui qui termine la course, et cette course-ci est une course de fond. Samedi

prochain, on annonce l'« Ultimatum 2 », sans plus d'égard pour la contradiction entre le mot lui-même et le chiffre qui le suit. Peu importe, les événements Facebook font le plein, la journée promet d'être énorme. Elle le sera bel et bien.

Au départ de Bercy, la meute est déjà chauffée à blanc. C'est Mohamed qui me raconte, puisque je n'ai pas pu être au départ, toujours pour la même raison. Il s'est extrait pour une course et me retrouve à Ménilmontant. Ensemble, nous fendons le 11^e arrondissement pour rejoindre le cortège en cours de route. Il y a des gilets jaunes partout autour de nous et l'ambiance est électrique. Pas une rue sans que quelque chose y flambe. J'avise particulièrement une poubelle qui crépite devant un petit immeuble. Un courant d'air taquin y fait glisser l'intégralité de l'épaisse fumée noire qui s'en dégage par la seule fenêtre ouverte au troisième étage. Le type qui a voulu aérer chez lui avant de descendre faire ses courses est bon pour une réfection complète de son appartement. Les commerçants sont tous sur leurs gardes, la plupart sont d'ailleurs en train de boucler leurs commerces. On sent qu'on approche d'un point particulièrement chaud, et c'est effectivement le cas. Lorsque nous déboulons à l'angle du boulevard Richard-Lenoir, la scène est apocalyptique. Sur fond de cris stridents l'air est irrespirable, on n'y voit rien du tout, la fumée des gaz en grande quantité s'additionnant aux colonnes noires des brasiers. Un camion monstrueux est intégralement la proie des flammes. La densité de population est à son maximum sur cette avenue pourtant très large, avec à la clé des mouvements de foule particulièrement angoissants.

Nous décidons de rejoindre directement la place de la République où nous savons qu'une partie du cortège a déjà pu accéder, mais les entrées habituelles sont fermées et nous décidons de la contourner par le canal Saint-Martin. Las, à mesure que nous avançons nous voyons défiler à toute allure les véhicules de police qui viennent bloquer chaque possibilité d'accès. Nous nous juchons sur le grand pont qui enjambe le canal pour y suivre la scène depuis la hauteur. On n'y voit rien, évidemment, juste des éclats de lumière au milieu des fumigènes, et puis des détonations, des cris, des hurlements de sirènes de tous côtés. Les quelques touristes qui pensaient profiter tranquillement des abords du canal sont ahuris, et la tension est palpable dès qu'un badaud parisien s'aventure à lâcher une remarque désagréable sur le mouvement. On repart en quête d'un moyen d'accès à la place et nous finissons par le trouver. Nous y rejoignons des amis de Mohamed qu'il m'a déjà présentés lors d'un acte précédent. Ils sont tous deux acteurs et metteurs en scène de théâtre, et j'aurai plus tard l'occasion de parler d'eux.

Sur la place, c'est l'ambiance habituelle des champs de tir, la foule commence à être rodée. Après tout, c'est l'acte 23, ou XXIII, mais à ce niveau on commence à comprendre pourquoi on a fini par préférer les chiffres arabes aux chiffres romains. La castagne est d'un très bon niveau, on en a pour notre argent comme on dit. Notre statut de bêtes traquées nous oblige à faire un peu de sport, et si ce sport-là est bon pour le cœur les bronches n'y trouvent pas leur compte. Ça pique non-stop tout l'après-midi. La place est immense, mais elle semble étriquée lorsqu'on fuit un gazage côté est pour se retrouver instantanément pris dans celui qui vient de l'ouest. Chaque acte important apportant son innovation, aujourd'hui les policiers castagneront des journalistes. Indépendants, cela va de soi, ce n'est pas aussi tendre mais ça coûte moins cher en dommages et intérêts que ceux qui pointent chez Bouygues ou Bolloré. Nous avons tous vu les images de Gaspard Glanz demandant à parler à un commissaire. Après s'être fait envoyer

pâtre puis mettre une grenade entre les jambes, un doigt d'honneur d'énervement lui vaudra quarante-huit heures de garde-à-vue.

D'habitude, le boulevard Magenta reste toujours ouvert par les gendarmes, mais ce n'est pas le cas aujourd'hui. L'heure du départ est loin d'avoir sonné mais nous stationnons à cet endroit pour fuir une salve venant de l'autre côté. À deux ou trois mètres de la troupe, une sono portative diffuse du zouk à pleines enceintes et quelques-uns s'aventurent à danser devant les forces de l'ordre. L'ambiance est joviale, alors qu'à quelques pas d'ici ça tire dans tous les sens. On voit certains pandores sourire, et on en serait presque attendri car les chiffres des suicidés de la police sont passés par là. Cette année est en train de battre tous les records. Pour tout un tas de raisons très différentes, de nombreux agents retournent contre eux-mêmes la puissance de feu que nous leur avons concédée, parfois sur leurs lieux de travail ou en laissant des lettres plus qu'explicites. Ce qui tient de lieu de coordination des événements (merci Faouzi, Jérôme et les autres) a tenu à leur rendre hommage.

Une mélodie est née de cette fraternité, sur des paroles d'apaisement : « Ne vous suicidez pas, rejoignez-nous ». J'ai chanté ces mots plusieurs fois aujourd'hui, avec mes collègues du « camp d'en face » comme le dira plus tard le préfet Lallement non pas pour raviver l'habituel clivage de la gauche et de la droite, mais pour acter la séparation du fameux 1% contre tous les autres.

Nous sommes toujours devant le boulevard Magenta et c'est à ce moment que je vois une bande d'une petite dizaine de jeunes anars, à moins qu'ils soient antifas, en tout cas pas dans l'esprit des gilets jaunes puisqu'aucun d'entre eux n'arbore la tenue (j'assume parfaitement ce délit de faciès), inverser le slogan et hurler tout sourires « Ne nous rejoignez pas, suicidez-vous ! ». Inutile de dire que zouk ou pas, les gendarmes font à nouveau la gueule. La scène n'a duré que deux minutes mais plusieurs caméras l'ont filmée, et je vois déjà venir la suite. Ce détournement malheureux sera repris ici ou là, je le sais, mais j'atteste qu'il est ultra-minoritaire, qu'il est le fait d'une frange qui se moque complètement de la réussite des Gilets jaunes, qui n'utilise le mouvement que pour déverser une bile juvénile.

J'en avais déjà rencontré des comme ça, lorsque j'étais passé voir à quoi ressemblaient les manifestations contre le club le Siècle, place de la Concorde, quelques années plus tôt. Emmanuel Ratier, pour la droite, et Pierre Carles, pour la gauche, avaient fait connaître à leurs publics respectifs ce club très select qui se réunit une fois par mois depuis plus de cinquante ans pour permettre à la fine fleur des affaires, de la politique et du journalisme de se côtoyer tranquillement. La première manifestation était faiblarde mais elle avait permis l'appel à une deuxième, celle à laquelle j'ai participé. Prévenus de notre arrivée, les forces de l'ordre avaient pris place entre nous et l'Automobile Club, à quelques mètres seulement d'un des endroits les mieux gardés de la République, l'ambassade des États-Unis d'Amérique, qui au moment même où nous commençons à nous rebeller contre notre establishment espionnait de toutes ses ondes l'Élysée tout proche, merci Snowden pour l'information.

Bref, les slogans anti-oligarchie allaient bon train, qui alternaient avec des appels à la police pour qu'elle tourne ses fusils dans l'autre sens. Il y avait de tout là-dedans, une micro-préfiguration des futurs gilets jaunes peut-être. Arriva l'ultra-gauche « classique » de manifestation avec ses slogans prémâchés (« Police partout, justice nulle part ») et sa batucada

torride. Dix tambours à fond les ballons, et plus personne n'entend quoi que ce soit, c'est mécanique. Du coup plus aucun slogan, plus aucun chant autre que les leurs, plus rien. Contents d'avoir obtenu ce qu'ils obtiennent d'habitude – rien –, ils décampèrent lorsque la police décréta la fin de la récré, se jurant de recommencer chaque fois à l'identique jusqu'à ce qu'un jour prochain, peut-être, la répétition des mêmes erreurs puisse enfin porter ses fruits.

Revenons place de la République, ce 20 avril 2019. Après avoir subi pendant tout l'après-midi une énième version de cette irrespirable jubilation, il est temps pour nous de sortir, et dans ce cas-là mieux vaut viser les gendarmes. Aucun CRS n'a jamais reçu l'autorisation de débloquent une nasse, ce sont toujours les gendarmes qui le permettent, on l'a suffisamment constaté. Nous faisons le tour de la place, mais les gendarmes du boulevard Beaumarchais sont occupés à tirer sur la foule. Nous voici devant l'avenue de la République, et nous voyons qu'un attroupement commence à se former devant les gros camions bleus. Nous nous approchons et voyons Faouzi au contact des boucliers, en train de négocier d'une main avec le chef des gendarmes, le portable dans l'autre avec au bout la préfecture. Il s'autorise tout de même de nous faire la bise, mais le bombardement final commence, la place est pilonnée de toutes parts et une foule énorme se presse dans notre direction. Sous l'effet de l'urgence, le plan est instantanément éventé et tout le monde court sauver sa peau.

Nous nous retrouvons écrasés, compressés contre la ligne des gendarmes. Une grenade là-dedans ferait des dégâts considérables. Heureusement rien de tel n'arrive, mais derrière ça continue de pousser fort. Finalement, Faouzi obtient rapidement un filtrage un par un assorti d'une fouille en règle. Nous subissons donc une fouille à la sortie alors que personne n'en a subi à l'entrée, ce qui est d'une logique assez spéculaire. Le capitaine des jaunes regarde passer ses hommes, il s'extraira comme toujours en dernier.

Une fois dehors, nous sommes une fois de plus confrontés à un grand classique : l'indifférence générale de cette capitale mondialisée. À cent mètres à peine de l'épicentre de notre deuxième « ultimatum » (tout de même !), les terrasses insouciantes prennent des airs d'Apple store. On y sirote gentiment des Spritz en commentant telle ou telle pièce de théâtre – ceux qui pensent que j'exagère n'ont qu'à expérimenter une fois pareil contraste pour se faire un meilleur avis. Nous crapahutons un peu pour trouver un métro ouvert en repassant sur les lieux de l'émeute ahurissante du début de l'après-midi. Deux stations plus loin le métro est ouvert, j'y lâche les potes et rentre chez moi.

Le dimanche s'annonce tranquille quand vers midi Momo m'appelle. « J'ai eu Jérôme, il veut qu'on écrive un communiqué pour le suicidez-vous ». Jérôme n'a pas supporté que le mouvement soit sali de la sorte, et il souhaite le faire savoir. Il a envoyé ce qu'il veut dire, point par point, et Momo s'apprête à en faire un texte. « Je ponde un truc et je te l'envoie, fais-en ce que tu veux, c'est toi l'écrivain ». Il va développer sur une page les idées de Jérôme, puis je passerai derrière pour réagencer un peu tout ça, fluidifier et reformuler ce qui devait l'être. On a tous fait du bon travail, la chaîne s'est révélée efficace, et en une heure l'affaire est bouclée. Jérôme part faire le tour des signatures tandis que j'emmène ma fille au parc. Mais le téléphone vibre rapidement : « Va voir ! ». Le communiqué vient de paraître, et il fait un carton. Il y a plusieurs lignes de signatures. C'est simple, c'est le premier communiqué de l'histoire des Gilets jaunes, et pour le moment le seul, qui cumule les signatures d'absolument tous ceux qui

comptent dans l'histoire du mouvement. Tous comme un seul homme, piliers de « la famille » et cousins éloignés, veulent dire à la police qu'aucun gilet jaune ne méprise ses suicidés. Que nous y comparissons comme à tout drame humain. Que l'instrumentalisation de ce pseudo-incident par les médias et le pouvoir est une honte. De retour à la maison, j'allume BFM TV, et la première image que je vois apparaître c'est mon texte. Une phrase entière extraite en gros, entre guillemets, et commentée par un plateau entier.

J'ai alors mon premier véritable shoot narcissique depuis le début du mouvement, beaucoup plus que pour mes apparitions en propre qui sont de toute façon restées largement confidentielles. J'en parle avec d'autant plus de facilité que dans la suite du récit nous serons parfois confrontés aux problématiques d'égo, peut-être le mot qui revient le plus – à tort comme à raison – lorsqu'on s'approche des équipes de tête du mouvement, ou en tout cas de ce qui en tient lieu faute de mieux, disons ses points de cristallisation. Mais comment s'attendre au contraire ?

Un peu plus tard, lorsque je les connaîtrai de plus près, je pourrai attester que ces personnalités extraites sans préparation du peuple pour être mises à ce point en lumière auraient pu facilement se laisser emporter bien plus que le peu qu'on a pu constater. Qu'un ou deux au moins ne soient pas devenu fous prouve que la France sait encore produire ces caractères trempés que j'attendais, que j'avais voulu imaginer il y a quelques années comme si ça allait les faire apparaître. Ils tiennent chacun leur rôle dans l'histoire, avec leurs points forts et leurs limites aussi bien entendu, et ils se complètent plutôt bien.

Et justement, voici déjà des nouvelles de Jérôme. Macron parle jeudi, il faut lui répondre. En même temps que les autres, je vais me coller devant l'écran et subir du Macron pendant une heure, prendre des notes. Un calvaire. De toute façon c'est simple, Macron dit non à tout. On ne va pas présenter « monsieur Blanc » à une élection, et puis on a déjà le RIC, pardon, le RIP. Il faut accepter que son remède soit le meilleur, même s'il est particulièrement amer et truffé d'effets secondaires. Nous ne sommes en définitive que des gamins devant un médicament insuffisamment édulcoré, et papa est pressé de l'administrer pour aller lire tranquillement son journal. Finalement, Jérôme change d'avis, il n'y aura pas de texte là-dessus. Je me suis avalé du Macron pour rien et je ne pourrai même pas le recracher.

La suite au prochain chapitre.

Fabrice Grimal